

# CELLULE 249

Marie Scannella

Éditions ThoT  
Roman



Dans *Nuits assassines*, son premier roman, où fantastique et humour s'entremêlent autour d'un personnage au caractère bien trempé, Marie Scannella, installée à Saint-Jean-de-Moirans, en Isère, traverse les frontières du rationnel et place brutalement Bobby, un être attachant et sympathique, face à des situations surnaturelles. Avec son second roman, *Les Berceaux vides*, l'autrice imagine la fin de notre civilisation, laissant ses personnages vagabonder à l'orée du surnaturel. Dans *Cellule 249*, Marie Scannella jongle avec le paranormal et la folie, alors que son héroïne affronte l'univers violent d'une prison pour femmes.



— Alors, s'il faut commencer, eh bien commençons par le début.

Elle est assise au milieu d'autres. Tous les regards sont braqués sur elle. Elles attendent de connaître son histoire, comme elle a déjà écouté les leurs. Histoires plutôt banales en fin de compte : femmes battues, humiliées, vivant dans des quartiers violents ; drogue, trafic, maltraitance, prostitution. Le jour où ces femmes se sont libérées de l'emprise de leur mac, mari ou dealer a coïncidé avec celui de leur mort, une « libération » qui les a conduites directement derrière les barreaux... Le psychologue la regarde, elles la regardent toutes. Elle voudrait passer son tour comme elle le fait d'habitude, mais elle sent qu'aujourd'hui elle est prête à raconter son histoire. Sa vie n'a rien à voir avec la leur. Elle ne leur ressemble pas. Elle ne fait pas partie de leur monde, elle n'a pas enduré les mêmes souffrances. Leur seul point commun : elles ont toutes ôté la vie à quelqu'un.

Cela ne fait pas longtemps qu'elle est en prison.

Le motif ? Elle a tué son fils. De sang-froid ? Non. Est-ce que son acte était prémédité ? Disons que c'était devenu sa seule option pour que tout cela cesse. Lorsqu'elle l'a fait, elle est morte avec lui. Alors ici ou ailleurs, peu lui importe. Elle a été condamnée à trente ans de réclusion, sursis, perpétuité, remise de peine, elle n'en sait rien, elle n'a pas écouté. Cela lui est égal de toute façon. Elle est morte il y a un moment déjà. Il ne subsiste d'elle que son reflet, celui qu'on observe dans un miroir, celui qui est froid et lisse. Elle n'existe déjà plus.

Elle n'a pas eu le courage de se pendre en cellule. Cet acte semble être réservé aux hommes. Les femmes paraissent plus résistantes. Ou moins courageuses, elle ne sait pas. Et puis, elle veut endurer sa sentence. Au fond, elle a toujours su qu'un jour cela se terminerait de cette manière. C'est le prix à payer pour l'avoir sauvé lorsqu'il était enfant. À l'époque elle ne pouvait pas se douter.

Alors elle rassemble ses souvenirs et se jette à l'eau. Si elle ne réussit pas à intéresser l'assistance, elles vont la huer et la prendre comme bouc émissaire une fois sortie de cette pièce, elle le sait. Certaines la traitent de bourgeoise et la malmènent déjà.

Elle n'a rien à voir avec elles, il faut baisser les yeux et attendre que ça passe.

Elle se racle la gorge, inspire un grand coup et se lance :

— Si vous me le permettez, je voudrais vous raconter mon histoire, mais en commençant par le tout début. La fin, vous la connaissez déjà puisque je suis parmi vous. J'aimerais me remémorer certaines images de mon passé pour revivre un peu mon bonheur avant de vous raconter ma chute. Est-ce que je peux ?

Elle regarde le psychologue assis à sa droite, il lui fait un signe positif de la tête. Les filles autour d'elle haussent les épaules d'indifférence. Peut-être ne l'écouteront-elles même pas. Elle soupire et se présente au groupe :

— Merci. Je m'appelle Ludivine, j'ai trente-sept ans. Voici mon histoire.

« Nous sommes en 1994. Je n'ai pas terminé mes études, je n'étais pas douée pour ça. Je travaillais comme vendeuse dans un petit magasin en ville, une quincaillerie. Je gagnais ma vie humblement. Je faisais attention à mes dépenses mais j'étais heureuse, j'étais indépendante et je m'assumais plutôt bien. À cette époque, je ne voulais pas d'un homme à mes côtés, j'adorais ma vie de jeune femme libre. J'avais dix-neuf ans, tout allait bien. J'avais des amis, je sortais quand je voulais et mon petit appartement me suffisait amplement. Je rêvais de voyages, de paysages inconnus, d'autres civilisations. J'avais des projets plein la tête, partir six mois pour découvrir tout le côté ouest de la planète avec deux amies, les États-Unis, l'Amérique du Sud aussi... »

Certaines détenues applaudissent, ce qui la fait sursauter. À en juger par leur réaction, le début de son récit semble leur convenir. Peut-être parce que sa vie pourtant banale paraît exceptionnelle à des filles qui n'ont connu que violence et pauvreté.

Comme leurs regards l'encouragent à poursuivre, elle reprend :

« En 1997, je devins responsable du magasin. Comme j'étais sérieuse, mes patrons me donnèrent ma chance. J'étais si heureuse à ce moment-là ! Je donnerais tout pour revenir à cette époque. Avec mes nouvelles fonctions, mon salaire augmenta et mon projet de voyage s'affina. Mes amies et moi avons fixé une date de départ, nous étions si proches du but... Et puis un jour, par hasard, je l'ai rencontré. La personne qui allait bouleverser mon existence. Le prince charmant avait fait irruption dans ma vie, faisant s'envoler tous mes projets par la même occasion. J'ai perdu au passage mes deux amies, qui n'ont pas apprécié mon changement d'avis, et de vie. »

Soudain, un élan d'indignation s'élève. Certaines filles commencent à émettre des commentaires :

- Un proxénète ?
- Il t'a fait croire au meilleur et t'a mise sur le trottoir ?
- Ouais. Au début c'est tout beau tout rose et après



une semaine de vie commune, il rentre bourré pour te cogner dessus.

Elle les regarde, étonnée que son récit les mette à ce point en émoi. Elle jette un œil au psychologue, Jean de son prénom, qui lui fait signe de poursuivre tout en demandant à « ces dames » un peu de calme. Elle se sent gênée, car ses souffrances ne sont pas les leurs. Mais c'est à son tour de parler et elle doit tenir le coup. Elle sourit et continue :

— Non, rien de tout ça. Il s'agissait d'un vrai prince charmant.

« J'étais heureuse comme jamais et mes idées de voyages semblaient dérisoires en comparaison du bonheur que je ressentais au côté de mon amoureux. Il était d'une gentillesse... Il était attentionné, il faisait passer mes désirs avant les siens et me gâtait comme personne ne l'avait jamais fait. Je me sentais si... si importante... Je me demandais si je méritais ce bonheur – les larmes lui montèrent aux yeux, mais elle se ressaisit vite. Bref, nous nous sommes installés ensemble rapidement, car il fallait se rendre à l'évidence : nous étions faits l'un pour l'autre. »

— Oh ! C'est trop triste ce que tu racontes ! Son homme l'aimait, comme je te plains ! Pauv...

— Stop, Rachel. S'il te plaît. Ne commence pas, intervient le psychologue.

Elle sent une larme couler sur sa joue. Elles ne peuvent pas s'imaginer à quel point il lui manque... Cette blessure ne se refermera jamais, elle aurait dû le rejoindre le jour où il l'a quittée.

Elle regarde l'assistance, dix paires d'yeux la fixent, brillants, luisants, attendant qu'elle donne plus de détails sur son conte de fées. Jean lui sourit et lui propose de poursuivre le lendemain, mais son fan-club naissant s'y oppose et demande qu'elle continue. Ludivine s'étonne d'avoir ce talent d'oratrice. Jean lui fait signe de la tête : si elle le veut, elle peut poursuivre un petit moment. Elle les regarde et réalise qu'elles se servent peut-être de son histoire pour réinventer la leur. Ludivine les aide à s'évader grâce à ses mots.

Une seule détenue semble bien plus intéressée par le plafond que par son histoire, il s'agit de celle qu'on appelle « Rachel ».

« Deux ans après notre emménagement, je tombais enceinte, c'était en 2002. Nous parlions de mariage et avons acheté une charmante petite maison. Mon fiancé voulait que j'arrête de travailler, car son salaire nous suffisait amplement. J'étais amoureuse à en mourir, enceinte, et la vie dans ma nouvelle demeure me plaisait énormément. J'adorais m'occuper de mon homme et de notre chez nous. Entre la décoration et le jardin, je me découvrais de nombreux talents. »

— Une vraie petite bourgeoise quoi ! lance une détenue d'un ton méprisant.

— Tais-toi Rachel, rétorque une autre.

Ludivine sent soudain l'atmosphère de la pièce se charger de tensions, aussi décide-t-elle de ne pas faire cas de cette réflexion, afin de ne rien envenimer.

Jean consulte sa montre et annonce qu'il ne reste plus que cinq minutes. L'assistance soupire et Ludivine se sent soudain importante. Son existence n'avait jusque-là rien d'extraordinaire, mais pour ces filles dont la vie n'avait été qu'humiliation et déception, elle est un rayon de soleil. Elle termine donc son chapitre.

« Ma grossesse se déroula très bien. J'étais épanouie, mon mari adorait mon ventre rond... »

Elle stoppe net son récit et se tourne vers Jean, lui demande si elle peut donner tant de détails. Mais toutes les filles veulent en savoir plus, désireuses de s'approprier ces images pour les calquer à leur vie. Elles aimeraient elles aussi avoir leur prince charmant. Ludivine se sent un peu peinée et gênée pour elles, mais il est vrai que lorsqu'elle repense à cette période, elle vivait vraiment un beau conte de fées.

« Ma grossesse se déroula donc très bien et j'accouchai d'un magnifique garçon le 6 novembre 2002. Jonas. Il avait de grands yeux verts et lorsqu'il vous fixait, vous

aviez envie de plonger à l'intérieur et de vous y perdre. Lorsqu'il s'endormait dans mes bras, il ressemblait à un petit ange. Combien de fois l'ai-je regardé dormir... J'aurais continué pendant une éternité, je me pinçais pour être sûre que c'était mon œuvre, mon chef-d'œuvre, ma réussite. Un bonheur sans faille jusqu'à ses deux ans et demi. Je donnerais tout pour revenir en arrière... »

Sa voix s'enroue, incapable de continuer, étouffée par sa tristesse. Elle voudrait sortir de ce cauchemar qui la consume un peu plus chaque seconde. Elle voudrait cesser de respirer et figer ses souvenirs sur cette période de sa vie. On lui tend un mouchoir, Jean se lève et déclare que la séance est terminée.

— À demain, même heure.

Elles quittent alors la pièce pour retrouver leur cellule ou leurs activités. Ludivine reste collée à sa chaise, elle fixe le mur en face d'elle. Jean lui tapote l'épaule en souriant, il doit fermer la porte à clef, elle doit sortir. Elle se lève péniblement, sentant la mélancolie l'envahir, accompagnée d'une lassitude effroyable. Elle déteste sa vie.

Cette nuit-là, Ludivine dort très mal, se tournant dans tous les sens, s'infligeant les détails de sa dernière soirée de femme libre. Elle se demande d'ailleurs comment elle va leur expliquer cet épisode. Comment pourraient-elles

la croire ? Les juges ne l'ont pas crue, ils l'ont fait interner dans un asile, lui faisant subir test sur test. Elle avait alors compris que pour être enfin tranquille, il fallait leur mentir : pari gagné ! La voilà en cellule. La cellule 249.

Elle s'endort au matin en repensant à son auditoire. Voir ces dix femmes la dévorer du regard alors que certaines sont de vraies dingues... cela semble tellement contradictoire. Mais dans cette pièce, on tombe les masques. Elles ne sont pas nées mauvaises, c'est la vie qui les a rendues ainsi. La vie, les hommes, les mauvais choix. Le cas de Ludivine est différent. Elle n'a pas tué son enfant par plaisir ou par accident... elle l'a fait parce qu'il était dangereux. C'était même le mal incarné. D'ailleurs, ce n'était plus son enfant. Elle avait voulu le sauver coûte que coûte.

Le diable n'est pas le diable pour rien...